

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 14

Artikel: La Veillée : suite lyrique pour chœurs, soli et orchestre
Autor: Jaques-Dalcroze, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour 7.500 et sans doute que du temps de Stradivarius, il en valut encore dix fois moins.

* * *

De nombreuses légendes se sont formées autour de la construction des Stradivarius. On a parlé du bois « coupé alors que chantait le rossignol » ou d'une espèce de sapins disparus aujourd'hui. On s'imagine généralement que les très vieilles planches sont préférables à d'autres pour faire un bon violon. Certes, la qualité du bois a son importance, mais le facteur principal du succès des Stradivarius, reste le vernis. C'est lui qui « fait » le violon ou le violoncelle. Il paraîtrait du reste, qu'un descendant de l'illustre luthier aurait encore entre les mains, le secret perdu. L'importance du vernis est si considérable, que Vuillaume, le luthier français bien connu, s'imagina copier littéralement un Stradivarius, un Guarnerius et un Amati en les couvrant tous trois d'un vernis identique. Malgré les trois formats différents, le résultat fut déplorable, en ce sens, que les trois violons sonnèrent comme des « Vuillaume » et non comme des « Stradivarius », « Guarnerius » ou « Amati ». Le vernis avait eu raison de la facture.

* * *

Nous voudrions, en terminant cet article, donner quelques conseils aux artistes en possession de beaux spécimens de lutherie. Les violons réclament, tout comme nous autres, des soins continuels. Il faut se garder de les fatiguer en les employant continuellement, ou de jouer sur un format qui ne convient pas au tempérament de l'artiste. Il faudrait aussi s'occuper des cordes qui conviennent aux différents instruments, savoir — combien le savent ? — mettre ces cordes sans qu'elles causent de ces petits accidents qui à la longue, abiment un violon, enfin, leur témoigner mille petites attentions dont dépend l'existence de ces précieux spécimens de la lutherie des maîtres de Crémone.

FRANK CHOISY.



La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro un article
de M. ED. PLATZHOFF-LEJEUNE : *Programmes et public.*



La Veillée

*Suite lyrique pour chœurs, soli et orchestre*¹

de

Emile Jaques-Dalcroze.

Jamais peut-être titre et sous-titre n'ont mieux dit le caractère essentiel de l'œuvre que dans le cas de la *Veillée*. C'est bien, en effet, une suite et de plus une suite *lyrique* que notre compositeur romand écrivit sur le poème de Jeanne Thoiry, augmenté de textes de Jules Cougnard et d'Edouard Schuré. Et qui ne connaît le lyrisme débordant de Jaques-Dalcroze ?

D'une plume alerte, vive, enjouée, gracieuse et toujours affinée, avec une pointe d'humour, avec un brin de sentimentalité, au hasard de la vie, selon l'heure ou le jour — car l'œuvre fut écrite par fragments au cours de bien des années, — le musicien a orné le récit poétique d'une simple « veillée », de tous les reflets, de tous les chatoyements d'une trame sonore délicatement ouvragée.

¹ A l'occasion de la première audition intégrale donnée à Genève, le 13 mars 1909, sous la direction de M. Léopold Ketten à qui l'œuvre est dédiée.

Un appel de cors mélancolique...

La nuit d'automne endort les bois,
C'est la veillée.

La lune rose flotte en son halo léger,
Rien ne remue aux champs.

Plus un cri de berger.

Par moments une brise évente la feuillée
Qui se fane aux rameaux du verger défleuri.

C'est la veillée !

Et c'est tantôt le chœur, tantôt une voix — un mezzo-soprano, un ténor — qui évoque le souvenir des vieilles légendes, qui invite à chanter « les cœurs contents et l'aube ensoleillée, en de joyeux refrains » qu'entonne déjà, sous forme de canon, le groupe animé et toujours vibrant des chanteurs.

Ces premières pages donnent le ton de l'œuvre entière et servent d'*Introduction* à une « suite » de dix-huit scènes ou tableaux sans lien apparent, d'une diversité inouïe de forme et de contenu, mais entre lesquels le tempérament du compositeur a établi une sorte de trait d'union, en les plongeant dans une atmosphère unique et bien caractéristique. Le musicien ici — plus encore que ceux dont le poème porte les noms — est un *poète*, un poète qu'émeuvent toutes les voix de la nature, tous les tressaillements de joie ou de douleur du cœur humain. Il est *peintre* aussi par l'attention qu'il apporte au geste, au frémissement perpétuel qui trahit extérieurement la vie des êtres et des choses. Sa musique n'est point celle dont M. G. d'Annunzio écrivait un jour qu'elle est « le seul moyen concédé à l'homme pour s'affranchir de la tromperie des apparences et pour découvrir dans l'univers intérieur de l'âme l'essence réelle des choses. » Non, elle s'attache au contraire volontiers aux apparences et par elles suggère un état d'âme plus encore qu'elle ne l'exprime directement. Elle est à mille lieues de la conception schopenhauerienne. La partition se laisse d'autant mieux parcourir la plume à la main, ce que nous voudrions faire, pour en donner au moins une idée sommaire.

Il pleut... Le musicien disais-je, est poète. Aussi n'a-t-il pu résister au désir d'écrire lui-même les vers d'une partie au moins de son œuvre — un chœur mixte avec solo de baryton :

Il pleut. Du ciel gris foncé
L'eau tombe avec monotonie,
Le vent souffle une litanie
Qui vous rend le cœur argoissé.

A l'orchestre, dans les voix, tout est gris, tout est morne. Il semble que des arbres bientôt dénudés tombent les gouttes lentes. Mais voici, le soleil perce les nuages :

L'oiseau gris chante à la feuillée,
Coucou ! Coucou !

Et c'est, sur un texte de M. Ed. Schuré, mis en musique pour chœur mixte et solo de soprano, une délicieuse fantaisie qu'anime, dans les instruments et dans les voix d'un double chœur adroitement agencé, l'appel humoristique du coucou.

Un récitatif mélodique, comme il en apparaît à plusieurs reprises au cours de l'œuvre, relie cette troisième scène à la suivante : « Or, voici que deux amoureux, s'isolant des chants et des danses, s'accourent à la fenêtre et là, les yeux perdus dans la nuit, *se taisent* pour écouter l'amour chanter en leurs cœurs ».

L'interlude *A la fenêtre*, qui forme la quatrième partie, est une scène d'amour, ainsi qu'on l'a fort bien dit, racontée par l'orchestre seul. Pour n'être pas absolument nouveau — on se rappelle la scène d'amour de « Roméo et Juliette » de H. Berlioz, — le procédé n'en a pas moins de charme.

Tandis que rêvent les amoureux, tandis que chantent les gas à la veillée, les *Fées* travaillent pour eux et leur préparent des songes heureux. Elles le disent elles-mêmes en un chœur pour voix de femmes avec solo de soprano, sur les vers ailés de M. Jules Cougnard :

Légère et falote
Troupe sans façons,
Sous la lampe qui tremblotte
Nous passons...

L'orchestre évoque en des sinuosités où le caprice le dispute à la grâce, le va-et-vient empressé de la troupe aérienne qui mêle ses vocalises aux sons des instruments.

La *Marche nocturne* qui suit : « Holà, compagnons, la journée est faite, l'amour sonne l'heure... » est une page, une grande, une longue page, audacieuse et superbe, à condition que le chœur d'hommes auquel elle est confiée, triomphe des nuances délicates d'intonation, de rythme, d'intensité dont l'auteur l'a parée. « Les pas lourds des garçons résonnent sur la dalle, les voici rassemblés », ils vont — dialoguant avec le groupe des femmes — chanter le travail des champs, ils vont magnifier la sainte, la divine *Moisson*. Jeunes gens et jeunes filles s'appellent, se répondent, puis les voix se mêlent en des transports amoureux, car

Pour les gerbes, la grange est prête,
Pour l'amour l'église est en fête.
Aux clairs matins, aux soirs rosés,
Nous cueillerons ensemble
Les épis lourds et les baisers,
Parmi la moisson qui tremble.

* * *

Une mélodie lente et douce s'élève graduellement des régions graves de l'orchestre, elle chante comme pour elle-même et se souvient. Et quand, sur un motif obstiné dont le retour constant crée une atmosphère de paix et de sérénité, les voix du souvenir se font plus distinctes, des sonorités vocales se mêlent peu à peu aux instruments savamment accouplés. On dirait que s'éveillent une à une les voix profondes de la Nature. Dans le grand silence nocturne, *la forêt parle*. C'est la huitième partie.

La *Ronde de la St-Jean*, pour chœur mixte et orchestre, est sans lien aucun avec les scènes précédentes et se trouve également détachée de ce qui suit. Sur un rythme d'une souplesse et d'une vivacité rares, la mélodie s'élance et tournoie. Tantôt joyeuse, tantôt presque solennelle, elle chante à pleins poumons

Saint-Jean, bienheureux prophète
Annonçant l'or des moissons,
Bonne Saint-Jean, douce fête,
Cent fois nous te bénissons...

Pour l'amour du contraste qui est un puissant élément de vie dans l'œuvre que nous parcourons, voici venir *Rossignolet*. Et ce n'est guère, dans les vers d'Ed. Schuré comme dans la musique pour chœur mixte et solo de ténor de Jaques-Dalcroze, du « virtuose » ailé qu'il est question, mais bien plutôt du « doux rossignol, veilleur d'amour »...

Doux rossignol chante à mi-voix.

Autant l'orchestre ici se complait en des teintes atténuées, en des sonorités d'un charme doux et pénétrant, autant il devient, dans la *Fileuse* pour voix de femmes, brillant, étincelant, toujours scintillant ou ronronnant sous les voix alertes des filles rieuses aux fuseaux légers.

Une poésie populaire a fourni le texte des *Trois fendeux*

Trois Fendeux y avait au printemps sur l'herbette,
J'entends le rossignolet...

et l'auteur de tant de « chansons » charmantes en a fait une fantaisie en forme de variations pour chœur, soli de soprano, d'alto, de basse, et orchestre, un orchestre d'une « ingénuité perverse ».

Maintenant, deux bons vieux s'avancent, le mari et la femme qui, le pas tremblant, ressuscitent une danse d'autrefois : *Les Vieux dansent*... Interlude orchestral, treizième partie de la suite lyrique.

Une *Vision* que chante, en des rythmes flottants et vaporeux, le soprano accompagné des chœurs et de l'orchestre, nous transporte « loin, bien loin, au pays des rêves ». Est-ce la vision de l'île fantastique, « perdue en mer, bien loin des grèves », qui nous vaut *Le petit mousse*, pour chœur mixte *a cappella*, ou bien est-ce l'imagination toujours en éveil du compositeur, ou plus simplement encore le désir d'écrire une page chorale d'humour libre et fantaisiste ? On ne sait trop, mais ce qu'il y a de certain c'est que jamais la chanson du petit navire,

Il était un petit navire (bis)
Qui n'avait ja, ja, jamais navigué, (bis)

ne fut si admirablement sertie. M. Jaques-Dalcroze en a su faire une « perle ».

Et comme il se trouvait sur la voie de l'expérimentation virtuose, le voici qui dans *Farfadets* (orchestre, baryton, solo et chœur mixte), plus encore que dans « La forêt parle », traite les voix du chœur comme autant de registres instrumentaux, de timbres caractéristiques s'adjoignant à ceux de l'orchestre, pour faire entendre « dans les bois qu'on croirait endormis... des bruits étranges ». Ce sont des *zz* prolongés, des *tripp et tropp et tripp et trapp* sautillants et jaseurs, des *lul lul lul... poutsch, poutsch, poutsch* mystérieux et fantastiques : « Le silence frissonne, l'on chuchotte dans l'ombre, on complète et l'on rit. Les hôtes mystérieux de la forêt enchantée s'invitent au bal ».

Aux voix de la Nature si souvent éveillées dans le cours de l'œuvre se mêlent alors les voix multiples des *Cloches* : un chœur mixte d'une richesse mélodique inouïe, encadrant un solo de mezzo-soprano

Quand la neige en fleurs,
Quand la neige, tout doucement,
À vêtu d'un blanc vêtement,
Les toits, les places,
Votre voix s'assourdit un peu
Comme si, cloches du bon Dieu,
Vous étiez lasses...

dont les vers, on l'a deviné, sont du délicat poète Jules Cougnard. La lassitude ne dure guère. Il semble que de tous les points de l'horizon arrivent les appels sonores des voix d'airain qui « accompagnent l'homme à travers la vie ».

Bien qu'elle fût longue déjà, la veillée s'enfuit vite en ce flot d'images aussi vives que diverses... *Le veilleur de nuit* passe, il exhorte grands et petits de sa voix grave et solennelle, habituée à vibrer dans le grand silence d'alentour : « Pensez une heure de la nuit à notre Seigneur Jésus-Christ »... Et c'est comme un saisissant prélude à la *Prière* finale, à la prière où tous, « avant que l'aube ne s'éveille », implorant avec ferveur la protection divine :

L'esprit du mal rôde et s'attarde,
La nuit vient, soyez notre garde.
Notre Seigneur protégez-nous,
Protégez-nous !

La Musique en Suisse.

Suisse romande.

Des circonstances impérieuses ont empêché le chroniqueur d'assister, ainsi qu'il se l'était proposé, à la plupart des grandes auditions de cette dernière quinzaine. Si lui-même y perdit quelques impressions d'art vivant, et il le regrette fort, le lecteur, lui, ne s'en apercevra guère. On le promènera *autour* de l'œuvre qu'en définitive une exécution, si belle soit-elle, ne grandit jamais !

Mais avant de parler des œuvres considérables que je mentionnais déjà à la fin de ma dernière chronique, je voudrais jeter un coup d'œil rapide sur l'activité musicale de nos principales villes ou bourgades. On remarque un peu partout, depuis quelques années déjà, un intérêt croissant pour les reconstitutions d'œuvres anciennes de tous genres. C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut rappeler ici, puisque je ne l'ai pas fait encore, une représentation du *Devin du Village*, à **Neuchâtel**, par un groupe d'amateurs comprenant entre autres M^{lle} Godet, la fille de l'éminent rousseauiste qui professe à l'Académie de cette ville ; — ou encore les auditions que quelques artistes belges donnèrent un peu partout de *Zémire et Azor*, l'opéra comique du vieux Grétry, représenté pour la première fois en 1771. — Plus récemment, M. Lucien de Flagny a fait entendre à **Genève** une œuvre curieuse de François Couperin le Grand, un *Concert instrumental sous le titre d'Apothéose, composé à la mémoire de l'incomparable*